

L'épopée de Saint-Benoît-du-Lac

Gilles Boileau

Volume 10, Number 2, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boileau, G. (2004). L'épopée de Saint-Benoît-du-Lac. *Histoire Québec*, 10(2), 26–29.

L'épopée de Saint-Benoît-du-Lac

Par GILLES BOILEAU, géographe

On a parfois l'impression qu'en histoire certains noms de lieux sont davantage porteurs de message que d'autres. Il suffit d'évoquer quelques toponymes pour que se déclenche en nous «la machine à mémoire». Peut-être serait-il plus simple de dire qu'il y en a quelques-uns qui sont magiques et c'est toujours avec respect qu'on les prononce. Ainsi, c'est avec un discret sentiment de vénération que l'on parle de la Trappe d'Oka ou de l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac. Nous avons souligné à plus d'une reprise, dans nos pages, l'apport des moines d'Oka à la société québécoise. Aujourd'hui c'est à la découverte d'une partie de l'histoire de la célèbre abbaye bénédictine des Cantons de l'Est que nous vous convions, en particulier à cette incroyable épopée qui a précédé son enracinement en terre québécoise.

Arrivés au pays une trentaine d'années après les Cisterciens, les Bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac occupent eux aussi une place de choix dans le cœur des Québécois. Héritiers spirituels de saint Benoît, les deux ordres respectent à quelques variantes près la règle établie par le fondateur vers 530 en son monastère du mont Cassin, à une centaine de kilomètres au nord-est de Rome.

Venus de France pour des raisons de sécurité et de survie, Cisterciens et Bénédictins avaient également choisi, à l'époque, de s'installer en des lieux tout aussi pittoresques qu'isolés, respectant en cela l'esprit et l'exemple des Pères du désert. Que ce soit sur les rives du lac des Deux-Montagnes pour les Cisterciens en 1881 ou en bordure du grand lac Memphrémagog en 1912 dans le cas des Bénédictins, leur histoire n'a cependant pas suivi la même trajectoire.

En échange de l'assistance financière que leur avait consentie le gouvernement de la province de Québec au moment de la fondation de leur premier – mais combien modeste – monastère, les Cisterciens d'Oka (que l'on a toujours appelés Trappistes en raison de leur filiation avec les Cisterciens réformés de la Grande Trappe) se firent en quelque sorte les défricheurs de Dieu. C'est pour répondre à une pressante invitation du gouvernement qu'ils créèrent d'abord



L'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac. (BNQ)

une «école modèle d'agriculture» et une faculté d'agriculture par la suite.

Dans le cas des Cisterciens, cette vocation d'enseignants était une dérogation à la règle de saint Benoît. Mais il y a déjà plus de quarante ans qu'ils ont abandonné leur vocation d'enseignants. Les Bénédictins, eux, n'ont pas eu à modifier leur tradition millénaire et sont demeurés fidèles à leur vocation fondamentale de «moines», hormis quelques petits accommodements passagers. Mais dans les deux cas, Cisterciens et Bénédictins demeurent des témoins

d'éternité et des passeurs de mémoire. Qu'on les appellent les «moines blancs» dans le cas des premiers ou les «moines noirs» pour les seconds, leur raison d'être demeure la même et s'inscrit dans une longue tradition monastique de vie contemplative.

Parlant de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, en 1997, c'est avec grande justesse que Dom Jacques Garneau écrivait, rapportant en cela les paroles de l'abbé de Solesmes à l'occasion d'une fondation prochaine... «Nous n'allons pas seulement pour construire un édifice de pierre, mais bien pour construire, avec des pierres vivantes, une communauté, c'est-à-dire un lieu de communion fraternelle dans l'amour de Dieu et des frères. Même séparée des hommes, cette communauté les rejoint dans une fraternité invisible». Cette

communauté invisible, elle existe réellement. Qui au fond de lui-même ne l'a pas déjà ressentie?

À Saint-Pierre de Solesmes

Pour bien comprendre l'histoire des moines de Saint-Benoît-du-Lac et de leur abbaye, il faut faire un long retour dans le temps, au-delà même de l'incontournable Révolution française de 1789. En vérité, l'histoire de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et de sa communauté est indissociable de l'histoire de la célèbre abbaye Saint-

Pierre de Solesmes, qui se dresse fièrement sur les bords de la Sarthe, à une cinquantaine de kilomètres environ au sud-ouest du Mans, aux confins du Maine et de l'Anjou.

Jadis sous la dépendance de l'abbaye Saint-Pierre-de-la-Couture, au Mans, la création du modeste prieuré de Solesmes se situe dans un vaste mouvement de réforme monastique, bien sûr, mais aussi de renouveau politique, économique et social. Le nouveau monastère prend alors sa place dans la société mouvementée du XI^e siècle. La guerre de Cent ans, entre autres conflits, n'épargnera pas la communauté: les Anglais brûleront le monastère en 1452. À force de travail et grâce surtout à une générosité extérieure soutenue, la prospérité revient, au point que le roi Charles VIII effectuera plus d'un séjour à Solesmes. Puis avec les guerres de Religion, les huguenots apparaissent de plus en plus nombreux dans la région mais le prieuré résiste et s'inscrit dans le courant de la Contre-Réforme.

Suite au Concordat de Bologne cependant, le roi de France désigne maintenant lui-même les abbés. C'est la période dite de la Commende. Les supérieurs réguliers et légitimes ayant été chassés, la maison se vide et la communauté se disperse. Il arrive cependant que quelques-uns des commendataires aient à coeur le rayonnement spirituel et temporel de leurs monastères. La maison retrouvera donc peu à peu sa grandeur perdue grâce à la congrégation bénédictine de Saint-Maur qui avait su regrouper la plupart des cloîtres bénédictins afin d'en assurer la survie et la renaissance. Grâce aussi aux largesses du célèbre intendant Colbert, qui s'était construit un nouveau château dans le bourg voisin de Sablé, l'abbaye et ses dépendances seront en partie reconstruites en 1723.

Avec la suppression du régime de la Commende, faveur que Louis XV avait consenti à l'évêque du Mans, la condition du monastère s'améliora et les moines purent retrouver une vie normale, respectueuse de leur vocation et de la règle de saint Benoît.

Mais vint 1789 et la Révolution. Les vœux religieux furent interdits par la Cons-

tituante en 1790, si bien que les moines durent se disperser dès l'année suivante. Une longue errance commençait alors pour une partie de la communauté. Les moines sont emprisonnés au Mans, à Rennes ou déportés vers Jersey. Quelques-uns se cachent dans la région. Et les bâtiments de l'abbaye sont vendus. L'Assemblée constituante avait déjà décrété le 2 novembre 1789 que les biens de l'Église seraient mis à la disposition de la Nation.

Vint Dom Prosper Guéranger

C'est alors qu'apparut Prosper Guéranger, né en 1805 – en des années mouvementées – dans le petit village voisin de Sablé. Il connaissait l'abbaye pour s'y être rendu souvent au cours de ses promenades. Jeune homme d'un foi inexpugnable, après des études à Angers et au Mans, il se fait prêtre. Il aurait vivement souhaité se joindre aux Bénédictins, mais ils semblaient alors à jamais disparus de la terre de France. À peine venait-il d'être ordonné prêtre, qu'il apprend qu'on s'apprête à démolir le prieuré de Solesmes, ses pierres devant être utilisées pour des travaux de construction, les bâtiments religieux se transformant en quelque sorte en une vaste carrière où on s'approvisionnerait en matériaux de qualité. Animé d'une foi conquérante et peut-être un peu téméraire, il posera un geste audacieux. Avec le peu d'argent qu'il a réussi à amasser, mais fort de l'appui de quelques amis et de son évêque, Prosper Guéranger va louer le monastère et s'y installera le 11 juillet 1833 avec trois compagnons.

Le chroniqueur de l'abbaye a raison d'écrire... «*il avait subi le charme de l'église et des saints de pierre*». L'histoire du prieuré de Solesmes recommençait et les Bénédictins allaient de nouveau essayer à travers le pays.

Dom Guéranger et ses compagnons vivront une expérience de quatre ans avant que Rome reconnaisse comme «authentiquement bénédictine la communauté de Solesmes». Le prieuré aura droit au titre d'abbaye avec droits, privilèges et responsabilités afférents. Ces responsabilités seront immenses puisque Solesmes deviendra «l'abbaye chef d'une communauté

française de l'ordre de saint Benoît». Solesmes prenait donc la relève et la succession de Cluny et de Saint-Maur. On se souviendra que la grande abbaye de Cluny, en Bourgogne, avait été fondée en 910, dans la mouvance spirituelle du Mont Cassin et de la Règle de saint Benoît. Sa puissance et son rayonnement étaient devenus tels que l'on disait que «là où le vent vente, l'abbé de Cluny a rente». C'est d'ailleurs cette puissance qui entraînera sa déchéance, moines et abbés accordant autant d'importance aux richesses matérielles qu'aux biens spirituels.

Tout au long de son abbatiat, Dom Guéranger a incité ses moines au labeur intellectuel tout en entreprenant, toujours avec sa communauté, la revalorisation des mélodies grégoriennes, à la demande de Rome. À sa mort, en 1875, Saint-Pierre de Solesmes était sauvé. Mais de nouveaux embûches allaient surgir qui perturbèrent sensiblement le nouvel abbé, Dom Charles Couturier, et sa communauté. Les Cisterciens de Bellefontaine, qui furent à l'origine de l'abbaye de La Trappe d'Oka, subirent les mêmes malheurs.

Suite à un décret du 29 mars 1879, le gouvernement de la République française, fortement anticlérical, voulut soumettre les communautés religieuses à des conditions de vie inacceptables qui se traduisirent en vérité pas la dissolution de la plupart des congrégations d'hommes en France. Et le 6 novembre, les moines furent chassés de Solesmes. Après quinze ans de dispersion et de vie discrète en région, la vie monastique resurgit timidement, les moines étant dispersés dans de nombreux bâtiments tout autour du site originel.

C'est au cours de ce moment d'accalmie que le nouvel abbé, Dom Paul Delatte, entreprit la construction du monumental monastère qui s'élève aujourd'hui sur les rives de la Sarthe. Mais dès 1901, les moines de Solesmes préférèrent s'exiler plutôt que de se soumettre à une autre loi inique qui n'avait d'autre but que de les faire disparaître. Cette loi, tout en donnant de grandes libertés à toutes sortes d'associations, restreignait au maximum la liberté d'action des communautés religieuses. Les moines de Solesmes quit-

tèrent la France pour se réfugier en Angleterre le 20 septembre 1901.

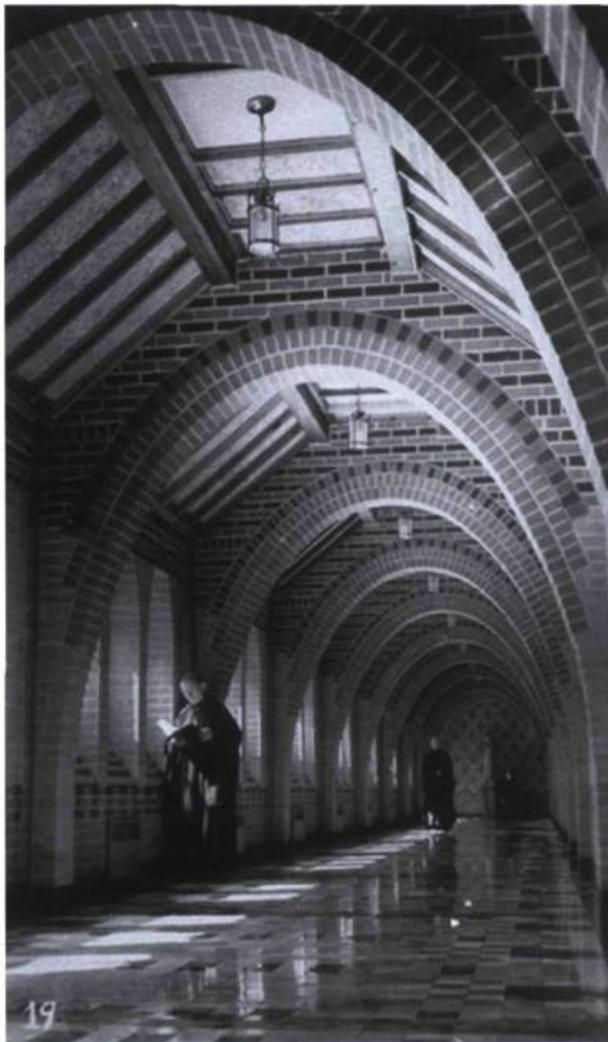
Ils vécurent alors dans l'île de Wight... durant ce temps-là, à Solesmes, un ami des moines, le marquis de Juigné rachète l'abbaye en prévision du retour éventuel des moines. Finalement, c'est Dom Germain Cozien, qui ramènera ses moines d'Angleterre à Solesmes en 1922, mais quelques fils de la communauté demeureront à l'abbaye de Quarr, au nord de l'île de Wight. C'est là d'ailleurs que ce grand bâtisseur du Bon Dieu que fut Dom Paul Bellot entreprendra sa vocation d'architecte qui atteindra un véritable sommet à Saint-Benoît-du-Lac où on lui confiera, en 1938, la tâche d'élaborer les plans de la future abbaye.

Pendant ces années, au Québec...

C'est avec une certaine inquiétude que le premier évêque du diocèse de Sherbrooke, Mgr Antoine Racine, avait vu les contingents de Loyalistes de la Nouvelle-Angleterre se répandre sur son territoire, en particulier dans le canton de Bolton où s'était installé dès la fin du XVIII^e siècle Nicholas Austin. Puis des Écossais vinrent renforcer les positions des Loyalistes. Et tous étaient protestants. Mais il arrivait aussi des Irlandais catholiques et des Canadiens français. Bien entendu, ce mouvement de peuplement apportait de larges satisfactions à la hiérarchie religieuse qui voyait d'un mauvais oeil l'arrivée de ces Loyalistes mais qui s'inquiétait tout autant de voir des familles entières de Canadiens français quitter leur province pour chercher «du gagne» dans les usines d'outre-frontière. Des missions, qui devinrent paroisses avec le temps, furent fondées, mais il fallait des prêtres «pour diriger le troupeau».

C'est dans ces conditions que Mgr Racine envisagea dès 1892 la fondation d'un monastère bénédictin sur les rives du lac Memphrémagog. Mais le site choisi en 1912 ne sera pas celui sur lequel on avait

jeté les yeux dès 1892. Des discussions furent entamées avec l'abbé de La Pierre-qui-Vire (en Bourgogne) mais les pourparlers n'aboutirent pas, les moines bourguignons ne pouvant suffire à toutes les invitations qu'ils recevaient. Le successeur de Mgr Racine, Mgr Paul Larocque, nourrissait les mêmes espoirs que son prédécesseur. Et



Saint-Benoît-du-Lac. (BNQ)

fort heureusement, la Providence veillait toujours.

La lumière et la grâce viendront de Normandie!

De l'abbaye bénédictine de Saint-Wandrille de Fontenelle qui avait été confiée aux Bénédictins de Ligugé (près de Tours) en 1893. La loi visant à en finir avec les communautés religieuses votée en 1901 gêna considérablement la vie des moines de Saint-Wandrille. Ne voulait-on pas tout simplement confisquer les biens des commu-

nautés et les priver même de leur droit d'exister... au nom de la République. Les moines de Saint-Wandrille se réfugièrent à Vonèche (diocèse de Namur), en Belgique. Près de 150 communautés religieuses s'étaient d'ailleurs mises à l'écart en Belgique d'où elles attendirent des jours meilleurs pour rentrer en France ou aller vers un autre pays plus accueillant. C'est là qu'ils eurent des échos du Canada. Ils entendirent surtout parler de la province de Québec par Dom Gréa dont les Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception avaient pris souche depuis un certain temps au lac Nominugue.

Leur instabilité et leur insécurité gênaient les moines bénédictins. Obligés de quitter Vonèche en raison de l'expiration de leur bail, ils choisirent de se réfugier au château de Dongelberg dont ils apprirent bientôt la vente prochaine, ce qui ne manqua de les troubler profondément. Il devenait urgent de trouver un nouveau site pour la communauté.

Ils cherchèrent conseil auprès des Sulpiciens qui connaissaient bien le Canada et qui y avaient une grande influence. C'est donc à M. Charles Lecoq, supérieur des Sulpiciens canadiens, que s'adressa Dom Picard, abbé de Saint-Wandrille, le 5 février 1909. Dans sa réponse, le supérieur des Sulpiciens conseilla même aux bénédictins de Saint-Wandrille de commencer, s'il le fallait, d'assurer le ministère dans

une paroisse, en attendant leur établissement comme communauté contemplative. Toujours désireux de s'enraciner au Canada, Dom Picard fait part de son intention au supérieur général de la congrégation, Dom Paul Delatte, abbé de Solesmes. Or, surprise et inquiétude, l'abbé de Solesmes songe lui aussi au Canada pour installer quelques-uns de ses moines. Dom Picard, soucieux de ne pas déplaire au grand supérieur, précise que ce ne serait pas toute la communauté de Saint-Wandrille qui par-

tirait pour le Canada, et que d'autre part il y aurait bien de la place pour quelques moines de Solesmes. Deo gratias!

Enfin, c'est par l'intermédiaire d'un jeune professeur du petit séminaire de Saint-Hyacinthe, l'abbé Joseph Laferrrière, que s'enclencha la véritable fondation de l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac. Passant les vacances de Pâques 1909 au château de Dongelberg, le jeune prêtre apprend que les moines souhaiteraient s'implanter au Canada. Il suggère donc à la communauté de communiquer avec les évêques des diocèses de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke. Celui de Saint-Hyacinthe dit non, tandis que Mgr Paul Larocque, de Sherbrooke, fait dire à Dom Pothier qu'il sera heureux de le rencontrer et qu'il «*lui indiquera les localités dans le diocèse les plus propres à l'établissement d'une maison de son Ordre*». À cette bonne nouvelle, s'ajoute celle émanant de Solesmes où l'on ne parle plus d'aller au Canada. La voie était maintenant libre devant les moines de Saint-Wandrille.

C'est l'assistant de Dom Pothier, le P. David, qui viendra au Canada... principalement pour donner des sessions de chant grégorien. Cette mission répondait à un vœu du Saint-Siège qui avait confié aux moines de Solesmes le mandat de former des maîtres compétents en ce domaine. La tournée en terre canadienne du P. David dura trois semaines et il parcourut intensément le cœur du Québec. L'évêque de Sherbrooke l'amena sur les bords du lac Memphrémagog tandis que Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, pourtant réticent à la venue de nouvelles communautés dans son diocèse, fut séduit par le P. David si bien qu'il était même prêt à faciliter l'installation des moines de Saint-Wandrille sur son territoire.

Suite au rapport favorable du P. David, le chapitre prit sa décision. On irait au Canada pour deux raisons: pour assumer la vocation de grégorianistes que leur avait confiée le Saint-Siège, mais aussi et surtout pour réaliser ce projet d'établissement dont on parlait depuis si longtemps. Ils trouveraient en ces nouveaux lieux la sécurité et la sérénité nécessaires à l'accomplissement de leur vocation. Plutôt que le P. Picard,

c'est Dom Paul Vannier qui fut chargé de cette double mission. S'embarquant au Havre le 23 juin 1912, le fondateur pressenti débarqua à Montréal le 4 juillet. Homme de grande expérience – il avait dirigé la construction de l'abbaye de Clairvaux en Belgique – la communauté avait trouvé en Dom Vannier l'homme qu'il lui fallait pour réaliser une aussi grande tâche.

L'œuvre de Dom Paul Vannier

Le 8 octobre 1912, Dom Vannier, au nom de la communauté, acquiert pour 12 000 \$ les 180 hectares de la ferme d'un nommé Lachapelle, sur une belle pointe de terre s'avancant dans le lac Memphrémagog. Cet espace privilégié avait été défriché, au XVIII^e siècle, par un groupe de Loyalistes mené par Nicholas Austin. En s'installant dans la maison du fermier, le 4 décembre, avec trois postulants convers (deux français et Louis Prévost, un canadien) Dom Vannier fondait la communauté bénédictine qui allait devenir celle que nous connaissons aujourd'hui et dont le rayonnement n'allait cesser de s'étendre.

L'évêque de Sherbrooke avait aussi confié à Dom Vannier un mandat pastoral bien encombrant pour une communauté aux forces humaines si limitées, soit la création d'une paroisse regroupant les catholiques des alentours. La messe de minuit fut l'une des premières manifestations concrètes de la mission naissante. Quelques timides renforts vinrent de Saint-Wandrille mais ce ne fut pas suffisant pour surmonter le malheur qui frappa la communauté le 30 novembre 1914 quand Dom Vannier périt tragiquement dans les eaux du lac Memphrémagog, avec un compagnon, alors qu'il se rendait à Magog pour des affaires concernant le monastère.

Un malheur n'arrivant jamais seul, la communauté vint près de disparaître brutalement quand Saint-Wandrille décida de mettre fin à la tentative d'établissement en terre canadienne. Devant les difficultés qu'éprouvaient les moines fondateurs et en raison surtout du retour en France, à la fin de la guerre, de la communauté de Saint-Wandrille, il semblait peu sage de vouloir forcer la volonté du Seigneur et d'épuiser les hommes. Heureusement, les pères fon-

dateurs, avec l'appui insistant de l'évêque de Sherbrooke, intercédèrent auprès de Saint-Wandrille où l'on changea d'idée et comprit qu'il serait bon de poursuivre ce qui avait été entrepris.

Le 7 avril 1929, la mission bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac est élevée au rang de Prieuré. Puis l'élévation au rang d'abbaye viendra le 23 septembre 1952. Dom Odile Sylvain en sera le premier abbé. Déjà les moines avaient remis aux autorités diocésaines la responsabilité du ministère paroissial dont ils avaient la charge depuis leur arrivée.

On entreprit la construction de la crypte de l'église le 11 juillet 1958, mais ce n'est qu'en 1990 que débuta la construction de la véritable église abbatiale que nous admirons aujourd'hui et dont l'achèvement nous remet en mémoire le rôle joué par ce grand «bâtitseur du Bon Dieu» que fut Dom Paul Bellot.

Si c'est un Sulpicien, M. Victor Rousselot, alors curé de Notre-Dame de Montréal, qui servit d'intermédiaire entre les Cisterciens de Bellefontaine (abbaye mère d'Oka) et les Sulpiciens du Canada afin que ces derniers facilitent la venue des moines blancs en leur cédant un vaste terrain, c'est aussi à un Sulpicien, M. Charles Lecoq, que s'adressèrent en premier lieu les moines de Saint-Wandrille pour en savoir plus sur leurs chances de réussite au Canada et sur la façon de faire.

Par ailleurs, les moines de Saint-Benoît-du-Lac firent de la maison d'un fermier leur premier asile. À Oka, c'est dans la maison du meunier de la Grande Baye que les Trappistes s'installèrent.

MM. Claude Bergeron et Geoffrey Simmins, en collaboration avec Dom Jean Rochon, ont publié «L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs», aux Presses de l'Université Laval, en 1997. Il faut se reporter à cet ouvrage de 323 pages pour bien connaître l'histoire de ce haut lieu de spiritualité.